

# François Bégaudeau

## Deux singes ou ma vie politique



folio



COLLECTION FOLIO



François Bégaudeau

Deux singes  
ou ma vie  
politique

Gallimard

Cet ouvrage a paru précédemment  
aux Éditions Verticales.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*Couverture : Photo © Brandon Shane Warren / Arcangel Images*

François Bégaudeau est né en 1971 en Vendée. Il a publié huit romans depuis 2003 : *Jouer juste*, *Dans la diagonale*, *Entre les murs*, récompensé par le prix France Culture - Télérrama 2006, *Fin de l'histoire*, *Vers la douceur*, *La blessure la vraie*, *Au début* et *Deux singes ou ma vie politique*. Il est aussi l'auteur d'une fiction biographique consacrée aux Rolling Stones, *Un démocrate : Mick Jagger 1960-1969*, d'un livre jeunesse, *L'invention du jeu*, et d'essais : *Antimanuel de littérature*, *Parce que ça nous plaît* (avec Joy Sorman), *Tu seras écrivain mon fils*.

Il écrit également pour le théâtre : *Le problème*, *Le foie*, *Un deux un deux*, *Non-réconciliés*, pièces jouées dans des mises en scène d'Arnaud Meunier, Mélanie Mary, Matthieu Cruciani.

Il est critique littéraire et de cinéma, notamment pour le magazine *Transfuge*.









En 77 j'ai six ans et j'ignore que deux crises pétrolières viennent de secouer le monde. Je n'habite pas le monde, j'habite une maison. Dans la maison une télé repose sur un meuble, parfois le cheval de Davy Crockett y gravit un sentier de montagne rocheuse, parfois une boule de feu y brûle qu'enveloppent deux mains barrées par le slogan En France on n'a pas de pétrole mais on a des idées. Je suis un enfant de France, je suis destiné à avoir des idées.

Pour l'instant j'en ai peu. Passif je vois passer des gens. Quand la télé ne les encadre pas, les gens sont des amis des parents auxquels je suis amarré. Si mes parents étaient citoyens de Chine, mon quotidien serait peuplé d'yeux bridés comme ceux de Mao dont j'ai vu passer le cercueil transparent, et je n'accepterais pas moins cet état de fait que celui de vivre à Saint-Michel-en-l'Herm, Vendée.

Dans mon champ de vision, les amis des parents apparaissent par binômes insécables. Trentenaires de la dernière génération qui ne divorce pas en masse, ils se laissent sans broncher désigner comme

les Mercier (Gérard et Renée), les Mesnier (Max et Claudine), les Boisseau (Guy et ?), les Trichereau (Émile et Jacqueline), les Gindreau (Jean-Marie et Mimi). Filles et fils de paysans devenus profs ou fonctionnaires dans l'administration, par la grâce d'un phénomène que je serais en peine d'appeler l'ascenseur social, n'ayant jamais vu d'ascenseur – mon monde est plat.

Le prénom préfectoral de l'épouse Gindreau est Marie-Françoise. Ma mère m'a expliqué que Mimi n'aime pas plus son prénom qu'elle, Marie-Josèphe, n'aime le sien, à quoi elle préférera toujours Marie-Jo (années 70-80) ou Marie (la suite). Parmi ses copines invariablement flanquées d'enfants, Mimi se distingue pour en avoir fait quatre, dont Isabelle qui est ma cavalière à la fête des prix : le dernier dimanche de juin, on défile dans le bourg jusqu'à l'aire bétonnée d'un terrain municipal où les écoliers exécuteront une danse chorégraphiée par Mimi, qui se trouve être aussi ma maîtresse de maternelle grande section. En 76, elle nous a emmenés à Luçon, sa fille et moi, poser en costume de mariés. Je ne fouillerai pas une vieille malle pour retrouver la photo. Statique une photo ment, elle vous fait dire n'importe quoi et le n'importe quoi n'est pas à l'ordre du jour.

Quand mes parents passent voir Mimi et Jean-Marie, je suis dans leurs pattes, toutou de mes géniteurs, mais je ne joue pas avec Isabelle car c'est une fille. C'est dans la chambre de son frère Fabrice que je monte pour me greffer au jeu en cours. Ou alors

il descend et nous traversons le jardin de derrière jusqu'à la cage de Boubou.

Boubou est un macaque ramené par un certain tonton Didier qui réapparaît une fois l'an, s'assoit dix minutes raconter une péripétie pleine de fauves affamés, puis s'évapore vers un continent sous-développé, différant toujours le moment de récupérer l'animal.

De même que j'ai adopté le nom voiture pour désigner une voiture, j'adopte le nom Boubou. Je l'ai entendu, je le répète. C'est ma période perroquet. Jusqu'à quand l'ai-je été est une des questions posées ici.

Il a fallu l'exemple du chimpanzé du zoo de La Rochelle pour lever la perplexité de Jean-Marie quant à la survie de Boubou sous le climat du Sud-Vendée. D'accord, on le garderait, mais à condition que les enfants n'en disent mot à l'école, car l'hébergement d'animaux extra-européens requiert un permis. Aucun risque : en nous l'excitation de la clandestinité supplante la tentation de dévoiler un secret. J'ai suggéré un nom de code pour évoquer le macaque en présence de tiers. Rictus. Mot dont je m'attribue l'invention de bonne foi, ne sachant plus où je l'ai attrapé. Rictus ! est le cri de ralliement. Et les copains non affranchis regardent s'éloigner nos dos voûtés de comploteurs.

Inconscient de nos intrigues pour le protéger des lois humaines, Boubou mord benoîtement dans des épis de maïs glissés à travers les barreaux rouillés qui jadis isolaient les bêtes folles. Il reproduit nos grimaces, nous reproduisons les siennes, à la fin on

ne sait plus qui imite qui, d'autant que les gestes que nous le défions de reproduire sont d'emblée inspirés par la pantomime académique des singes : aisselles grattées, pouce dans la bouche, sauts sur place avec atterrissage jambes fléchies et mains posées au sol. On l'invite à singer nos singeries, jamais à mimer un revers de tennis, alors que peut-être il saurait.

Quand Boubou a griffé Fabrice qui lui tendait une banane en plastique pour me faire marrer, tonton Didier, joint d'urgence au Mozambique où il guidait un safari d'Américains, a assuré qu'une griffe de macaque ne donnait pas la rage.

Que Boubou ne m'ait jamais blessé conforte mon sentiment d'une affinité profonde. Si profonde qu'elle se passe de mots. Je peux lui suggérer télépathiquement de découvrir ses dents en retroussant ses lèvres, puis je l'imite le faisant. À toi à moi, indéfiniment, ça fait comme une boucle. On pourrait se lasser. Fabrice se lasse et rallie bien avant moi la maison où les adultes sont réunis.

Autour d'une table.

L'amitié des Mesnier, Bégaudeau, Mercier, Boisseau, Gindreau, prend essentiellement la forme d'invitations mutuelles à domicile. On ne se retrouve pas au café ou en discothèque mais chez les uns chez les autres. Dans ces années-là, l'âge adulte commence tôt. L'acquisition de meubles en est le signal et l'outil. Notamment d'une table, qui permet d'inviter un couple ami à manger, au moins à boire un coup, posant sur la toile cirée un nombre pair de verres sans pied. Quand on s'invite chez les uns chez les autres, l'apéritif, que dans les classes moyennes et

inférieures on abrège en apéro, n'entraîne pas forcément le repas, mais le repas implique forcément l'apéro où règne le Pastis et sa boule doseuse, dont le service scande une conversation débridée que le sol carrelé fait résonner.

Depuis la cage je perçois ce magma sonore. Bruit de fond dont une voix finit immanquablement par se détacher, celle de mon père sorti pour m'informer qu'on ne va pas tarder à manger. Je feins la surdité jusqu'à une suggestion paternelle plus pressante. Quittant le jardin, je me raconte que Boubou est triste de me voir rentrer dans la maison pour prendre ma place.

Ma place à table.

Nous sommes au moins dix qui mangeons, parfois avec les doigts (moules, poulet) comme dans les banquets d'Astérix. Il y en aura pour tout le monde. Des bras solidaires répartissent dans les assiettes des plats à base de légumes juste sortis de terre et d'animaux tirés à la carabine ou poignardés au cœur ou frappés à mort dans une des fermes alentour. Je suis bien nourri. On n'a pas à se plaindre. La Sécu non déficitaire assure le remboursement des soins qu'une mutuelle complète, nos familles d'au moins cinq membres bénéficient d'allocations, nos mères pourront briguer une retraite à taux plein dès cinquante ans, les risques de chômage sont faibles voire nuls, la crise économique demeure une abstraction télévisuelle, en France on n'a pas de pétrole mais on a à manger.

On n'a pas à se plaindre et pourtant le bout de table réservé aux adultes émet souvent, entre deux

rires, une plainte hérissée d'aigus exclamatifs et de fausses interrogatives. Ma sensation de 77 n'est pas encore équipée de mots comme exclamatifs ou interrogatives, mais je ne l'invente pas.

C'est ma première sensation politique.

Bonne humeur grincheuse, grogne enjouée.

Au mur de la salle à manger des Gindreau sont punaisés trois tabliers en plastique. Mes parents raillent gentiment le goût de Mimi pour ces décorations fantaisie à tonalité parfois grivoise : pendulettes en forme de silhouette féminine outrée, charte de la fidélité conjugale en lettres gothiques sur un faux parchemin encadré. En dépit ou en vertu de quoi ces objets aimantent mon regard, surtout les trois tabliers auxquels s'ajoute celui du couloir des toilettes. Chacun représente le visage caricaturé d'un membre de ce que Le Pen appellera, appelle déjà mais pour l'heure au seul profit de ses camarades de groupuscule, la bande des quatre.

L'artisan a bien fait de juger superflue la mention de leurs noms. À mes yeux, aux yeux de mes cinquante millions de compatriotes, leurs têtes suffisent à les identifier, comme celles de Claude François, Alain Delon, Guy Lux, Coluche, Michel Platini. En 77 c'est sans don ni précocité, juste par imprégnation culturelle, qu'un enfant de six ans reconnaît Marchais, Giscard, Mitterrand et Chirac.

Sous chaque tête, une phrase. Je n'ai souvenir que de celle qui chatouille le menton pointu de Giscard : Devine qui vient dîner ce soir. Je réalise là maintenant, en écrivant, qu'elle moque sa lubie de s'inviter à la table de Français ordinaires, ou d'asseoir



des éboueurs à la sienne rutilante de porcelaine élyséenne. Ce sont des émissions rétrospectives des années 80 et 90 qui me feront connaître cette comédie de la proximité. J'ai découvert ma décennie matricielle après coup, l'ai vécue sans la vivre, y étais sans y être, l'enfance est un souvenir d'enfance.

Une enquête pour exhumer les phrases associées aux trois rivaux de Giscard serait possible. Il suffirait de téléphoner à Mimi qui n'a jamais quitté le village. Elle se souviendrait du détail des tabliers, les a peut-être encore sous les yeux. Je ne l'appellerai pas. Même revus, même passés au carbone 14, les tabliers ne diront rien de ce qui m'importe, rien de ma vie mentale d'alors. Par exemple ils ne diront pas si, dès 77, j'identifie comme hommes politiques les célébrités qu'ils représentent.

Autant s'en remettre à un calcul de probabilités. Étant donné l'omniprésence de la bande des quatre honorée par les tabliers, l'hébétude enfantine n'a pas pu empêcher que s'ajointent en moi ces mots, homme et politique. Platini : footballeur. Delon : acteur. Marchais : hommpolitique.

Quant à l'activité concrète en quoi consiste ce métier, c'est très flou. Un boulanger je vois ce qu'il fait de sa journée, un ingénieur je peux grossièrement l'imaginer, mais un hommpolitique ? Un seul aspect de son travail m'est connu : il parle. Assis au milieu d'un décor marron ; ou debout derrière un pupitre piqué de micros convergents, devant des gens qui applaudissent quand il élève la voix en fin de phrase. Et toujours dans la télé.

L'hommpolitique porte bien son nom : individu

de sexe masculin et d'âge adulte tendance vieux, même quand il ne l'est pas. Giscard a cinquante ans mais, outre sa calvitie, sa fonction le vieillit ipso facto. A fortiori sa fonction de président. Le président Giscard d'Estaing, c'est comme ça qu'on dit, et ça lui confère la dignité d'un roi moderne, sans couronne ni habits dorés. Que je n'en aie pas connu d'autres, bébé hagard sous Pompidou, renforce cette aura monarchique. Giscard n'a pas été élu, son règne est aussi immémorial et illimité que celui d'Abraracourcix. C'est notre chef, à tout groupe il en faut un. Au village : le maire, Monsieur Richardeau – je l'aperçois dans des fêtes champêtres trinquer un verre de pineau avec ses ouailles. Au pays : le président de la République, plus important d'entre les gens importants que se donne une communauté nationale, l'égal des grands chefs étrangers, Jimmy Carter, Leonid Brejnev, Helmut Schmidt, Margaret Thatcher, que je regarde passer avec le respect dû aux individus supérieurs qui nous assurent prospérité et protection.

Pourtant la teneur de la phrase couchée sous chaque tête caricaturée m'apparaît confusément satirique – je ne dis pas satirique. Je renifle dans les tabliers un fumet ironique – je ne dis pas ironique – comme quand les adultes se marrent à table et qu'ils refusent d'expliquer pourquoi, fais pas attention c'est des bêtises.

Le dimanche à 13 h 20, Jean Bertho, cheveux tout blancs, présente C'est pas sérieux. La famille regarde l'émission en hors-d'œuvre de Starsky et Hutch. Mon moment préféré est celui où, postée devant un

faux kiosque, la chansonnière Anne-Marie Carrière propose une revue de presse. C'est sa tête blonde et bouclée que je dois aimer, car pour le reste je ne comprends aucune des saillies qui déclenchent un rire en boîte toutes les vingt secondes. Je n'en retire que des noms propres : ceux de la bande des quatre, et des patronymes comme Jobert ou Lecanuet, dont on moque respectivement la petite taille et la laideur. Quand les mêmes sont prononcés à la table des adultes, c'est avec ce ton de rigolade acerbe qui semble la marque de mes compatriotes.

À part de Gaulle, un héros qui a chassé les brutaux Allemands – furtif dans un documentaire historique, son képi en impose –, les chefs sont des gens dont on rit. Aux stands de tir, des masques à leur effigie exacerbent les signes particuliers relevés par les imitateurs dominants de l'époque : dents en avant de Mitterrand, sourcils fournis de Marchais, etc.

Que Thierry Le Luron exagère son tic buccal en bruit de bouchon ne discrédite pas le président Giscard. Moqués, nos chefs n'en demeurent pas moins nos chefs. Perçois-je dès ce moment qu'il n'y a là nulle contradiction ? Que l'insoumission rieuse des Mercier et des Gindreau dénote une reconnaissance ? Celui dont on rit ne le prendra pas mal, avec lui on peut se le permettre, il est de la famille France, de la famille républicaine. Les hommpolitiques on les traite avec familiarité. Quelque acide qu'on mette dans leur évocation, ils sont là parmi nous, donnant au repas leur bénédiction laïque. On les appelle par leur nom et en ce temps-là c'est signe de camaraderie – une partie de billes, Dugain ? à la prochaine

récré, Dugommier. Par la suite je verrai le prénom pénétrer la langue politique. Aujourd'hui 3 octobre 2010 Martine a déclaré que Dominique avait toute latitude pour se présenter aux primaires du PS.

Une fois, ma mère annonce à la tablée qu'elle votera Chirac parce qu'il est beau. Ma mère aime les vrais mecs comme Bernard Lavilliers dont on lui offre les disques à son anniversaire et elle les a déjà. Le Chirac de l'époque mérite une place dans son palmarès viril, avec sa belle gueule d'acteur de polar et sa Gauloise sans filtre de biais, que feront disparaître les décennies plus crispées sur le tabac. Ma mère plaisante, elle ne votera pas Chirac. Mais cette farce que je suis seul à gober signale une affinité ; de celles qui lient, par-delà tensions et intérêts de classe divergents, un employé et son patron dans le cadre paternaliste du capitalisme d'après-guerre. Non pas donc l'universelle dérision, plutôt le rire connexe à l'importance incontestée qu'on accorde à sa cible. Si je ne craignais que tu en fasses mauvais usage, je tenterais une analogie avec le curé de village. Parfois passent devant mes yeux les bisbilles confraternelles de Don Camillo et Peppone, parfois passent dans mes oreilles des histoires drôles où un hommpolitique arrive devant saint Pierre qui lui offre le paradis à condition qu'il etc. Mitterrand arrive devant saint Pierre qui lui offre le paradis à condition qu'il etc.

Dans les maisons flotte, mêlée à celle du gigot-mojettes, une odeur que j'identifie en relevant les narines, façon Boubou. La politique est dans l'air.

Je suis né de parents profs dans la France des années 70 : la conjonction de ces trois données sature

bien. On a vu des choses, chacune renvoyant à une autre, et ces bonds d'une chose à l'autre nous ont menés dans un quartier populaire où s'organisait une consultation d'habitants sur un projet de rénovation urbaine. Quelles rues imaginer, quels bancs, quels types d'emplacements de voitures, de pieds d'immeubles? On a regardé on a filmé. Il en est résulté un documentaire.

Boubou a été incapable de me dire quel candidat s'est le mieux sorti du débat d'entre deux tours que je n'ai pas regardé. Ou incapable de me le faire comprendre par ses mimes sibyllins, comme fléchir un genou par le menton.

Un documentariste n'en sait pas plus que ce qu'il filme. Moins il en sait, mieux il filme. Il réfléchit à même les gens qu'il enregistre. En 2011, direction Saumur. Ce n'est pas une polis c'est une ville. Où habiter et dans quelles maisons, c'était la question à l'ordre du jour. Si la maison passive en bois jure parmi la pierre de tuffe, il faut inventer des stratégies thermiques compatibles avec ce contexte patrimonial. Il faut être malin.

Le 6 mai, Boubou m'a vu revenir ivre d'une discussion à la bière sur la suppression du travail que le nouveau gouvernement se gardera bien de proclamer. Comme je l'ai senti bougon, j'ai cru que c'était lié aux bruits de foule de la Bastille, avant de réaliser que je n'avais pas laissé de granulés dans le bac en plastique qu'il avait du coup dévoré tout cru. Bougon et un peu patraque.

En 2012, direction Cergy. Ce n'est pas une polis c'est une ville. Une ville nouvelle, édifiée sur des

terres vierges pour désengorger Paris. Page blanche pour les urbanistes. Cinquante ans plus tard, est-ce que l'expérience est concluante ? On questionne en filmant, on interroge les habitants. Ils ne parlent pas de ville nouvelle. Leur présent n'a pas affaire à l'Histoire, mais à des rues, des immeubles, des magasins, des parcs. C'est ainsi que les gens vivent.

J'ai lu à Boubou une phrase définissant la politique comme le pain quotidien de ceux qui préfèrent l'opinion à l'information. Il a acquiescé pour que je lui foute la paix. Depuis le second tour il n'a d'énergie à rien. Pourtant ce n'est pas un macaque de droite, il trouve que la propriété c'est du vol. Peut-être déplore-t-il que François refuse de créer un secrétariat d'État aux singes attachés à un radiateur, quoique [www.singes.info](http://www.singes.info) révèle que les primates non humains supportent une longue immobilité, c'est une information.

Le lendemain de la nomination du Premier ministre il m'est apparu que du chocolat requinquerait Boubou, et tant pis s'il n'a pas l'apparence de granulés jaunes. Tout le monde aime le chocolat, même les fakirs en mangeraient s'ils n'avaient la bouche pleine de clous. Je suis descendu acheter un brownie à la boulangerie de la place Léon-Blum, la seule du quartier ouverte le jour de l'Ascension puisque des Chinois l'ont reprise l'an dernier. À la caisse la mémé gauloise a été remplacée par une femme bridée à qui ses lunettes en losange donnent un air d'institutrice de film de propagande. J'imagine les nouveaux propriétaires liés à une triade, à Paris il en existe, la tête d'un patron de restaurant